

idées pouvaient avoir une forte couleur de modernité, il était de son temps par quelques instincts à tendances démocratiques, par l'amour de fils passionné qu'il portait au dedans de lui-même à la société contemporaine. Mais, par sa nature exubérante, son caractère d'une sauvage personnalité, l'emportement de son esprit et de son verbe impétueux comme une chevauchée, l'écho de sa grande âme d'un timbre aussi sonore que celui d'une armure, l'indomptable énergie de sa volonté aussi fortement trempée qu'une épée de paladin, et surtout sa générosité et sa foi ardente de croisé, Henri Didon est à dix siècles de ses contemporains. C'est, sans hyperbole aucune, un homme du plus pur moyen-âge, un preux au clair visage qu'on dirait ressuscité du temps de l'empereur Charles, du temps où, pour parier comme les vieilles chansons de gestes, les âmes étaient bonnes, hautes les paroles, où frapper de grands coups était le devoir de chacun. « Je suis né avec la cuirasse et l'épée », disait-il. Aussi bien entre un bardé de fer du neuvième siècle et le Savonarole moderne il n'y a guère qu'une différence d'armure et d'épée.

N'y a-t-il pas mauvaise contenance à parler chevalerie en ces temps ? Nous savons que la mode est venue des investitures chevaleresques : manie d'une génération vieillotte, désireuse, semble-t-il, de pallier un peu son effroyable indigence de caractères et d'âmes à bonne trempe. C'est au point qu'il n'est plus un damoiseau ou varlet de politique, de religion ou de littérature qui ne trouve son *ordeneur* pour lui donner du plat de l'épée